

La Revue Militaire Suisse en 1942

Autor(en): **Demole, Michel / Kaegi**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **127 (1982)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Revue Militaire Suisse en 1942

Contexte

- *Pour la petite histoire, mais faisant de nécessité vertu, les commissaires politiques sont supprimés dans l'armée soviétique par décret du 9 octobre.*
- *Combats intenses à Stalingrad.*
- *Autre nom de lieu entré dans l'histoire: El-Alamein. Suite à l'échec de Rommel devant la crête d'Alam el-Halfa à fin août, Montgomery monte son offensive et passe à l'attaque le 23 octobre.*
- *Dans le Pacifique, la capacité d'agression des Japonais connaît encore des élans vigoureux: Guadalcanal sera dénommé plus tard le «Stalingrad du Pacifique».*

Lu dans le numéro d'octobre 1942

L'instructeur et l'officier de troupe

(...) Il serait inexact de vouloir comparer la situation de nos officiers instructeurs à celle des officiers de carrière étrangers.

En temps de paix, leur vie est très différente. Ce qu'elle représente comme sacrifice — au premier rang d'entre eux, je crois qu'il faut placer celui des joies de la famille —, tous mes camarades le savent, de même qu'ils nourrissent un profond respect à l'égard de ceux de nos officiers de carrière qui ont fait de leur métier militaire — le mot n'est pas trop fort

pour plusieurs d'entre eux — un véritable apostolat.

Si notre armée est aujourd'hui ce qu'elle est, le moment est venu de reconnaître qu'elle le doit, en premier lieu, à la petite minorité de ceux qui, au lendemain de l'autre guerre mondiale, n'hésitèrent pas à embrasser la carrière des armes, alors qu'elle était si décriée, et qui furent assez clairvoyants pour maintenir, malgré la folie des démagogues, l'essentiel de nos traditions et de nos possibilités militaires.

L'importance du choix et de la formation de l'officier instructeur est d'autant plus grande que, dans nos écoles, son influence s'exerce sur des centaines de jeunes chefs et soldats à la tête desquels il est le seul professionnel et que sa tâche consiste à transformer des civils en soldats, en un temps très court, à l'aide de cadres n'ayant qu'une expérience réduite du commandement.

Son influence sera déterminante pour nombre de ses élèves. Selon sa valeur, il peut en faire soit de véritables soldats, soit les dégoûter pour longtemps des choses de l'armée. Le meilleur officier de troupe aura énormément de peine à redresser ensuite une mauvaise éducation militaire, donnée à l'origine.

Car, à vingt ans, on juge en général une institution sur la personne qui la représente et l'on est encore incapable

d'oublier, à la rigueur, l'homme pour n'obéir qu'à la fonction incarnée en lui. (...)

(...) La question de la formation des officiers de carrière se posait déjà, sous une forme quelque peu différente, au lendemain de l'autre guerre mondiale, dans l'armée française.

Dans ses «Réflexions sur l'Art de la Guerre», le général Serrigny la traitait de cette manière:

«Le travail terre à terre de la caserne et les emplois subalternes d'état-major, où nos officiers passent les trois quarts de leur vie, les forment uniquement à l'analyse. Si donc on veut dans l'avenir avoir des chefs militaires, il faut prendre les mesures voulues pour contre-balancer cet effet néfaste des occupations journalières.»

L'ancien collaborateur de Pétain demandait que l'on envoie les officiers de carrière français suivre les cours des grandes écoles (Ecole des sciences morales et politiques, Ecole des hautes études commerciales), étudier les grandes organisations sociales et économiques du pays, faire des stages à l'étranger: «Ils jugeraient ainsi, disait-il, les pays, les peuples, les races, les organisations de toute espèce. Ils rendraient des services importants au pays; le plus grand et le plus direct serait certainement la formation synthétique de leur esprit.»

(...) Lieutenant René-Henri Wüst

Les dangers de la Pervitine

(...) Nous ne possédons aucune littérature sur l'emploi de la Pervitine

dans les armées en guerre; les belligérants n'ont pas fait part de leurs observations — tout au moins dans des publications médicales — et nous ne possédons aucune garantie officielle sur les renseignements oraux qui nous sont parvenus. Ils sont cependant assez concordants pour faire admettre que la Pervitine, très largement distribuée en 1939 et 1940, est actuellement administrée avec beaucoup plus de prudence et de parcimonie.

Il s'agissait d'ailleurs plus de stimuler l'audace et l'enthousiasme de certains combattants des armes spéciales, par ailleurs très entraînés physiquement, que de faire oublier leurs fatigues à des fantassins épuisés. Lorsque des chauffeurs doivent conduire leur camion pendant de longues étapes, allongées encore par les mouvements rapides des troupes, ou qu'on demande à des pilotes d'effectuer d'interminables raids de nuit sur leurs bombardiers, on cherche plutôt à les tenir éveillés et attentifs qu'à stimuler leur musculature. Quant aux parachutistes, lancés en terrain inconnu et ennemi du haut des airs, aux pilotes d'avions piqueurs destinés à attaquer des objectifs abondamment munis de DCA, ou encore aux vagues d'assaut contre des fortins formidablement défendus, il importe plus de créer l'ardeur au combat, le mépris du danger, de stimuler l'audace du guerrier que son énergie corporelle. Car l'effet essentiel de la Pervitine, nous l'avons vu, consiste à supprimer

le sentiment de fatigue. Celle-ci est un phénomène purement cérébral, une sensation dont la fonction bien précise est d'empêcher l'épuisement; grâce à la lassitude ressentie, la volonté est avertie que la musculature a accompli un travail correspondant à ses possibilités actuelles, et qu'en les dépassant on risque le surmenage. Or, après l'ingestion de ces dopings, les modifications de la température, du pouls, de la tension artérielle, du métabolisme gazeux pendant l'exercice sont physiologiques; la Pervitine sollicite donc le muscle de fournir un ouvrage exceptionnel et ne lui donne que les moyens usuels.

Le surmenage peut survenir avec la Pervitine lors d'un effort physique violent et prolongé. Au début, l'organisme se contrôle mal, «part trop fort», sans se ménager; au moment où la fatigue normale devrait se manifester et engager le sportif à graduer son effort, le bien-être général et l'excitation cérébrale le poussent au contraire à «forcer» toujours. Le moment arrive pourtant où le corps ne peut plus suivre le rythme imposé par le cerveau et cède subitement avec des phénomènes neuro-toxiques correspondant à l'épuisement total. J. Staehelin a relaté l'histoire de concurrents d'un cross-country de huit kilomètres par un temps péniblement chaud; 5 des 150 coureurs prirent 1 à 3 tablettes de Pervitine (entre autres dopings) et trois d'entre eux firent des accidents sérieux dont un se termina par la mort. (...)

(...) Le médecin, s'il ne doit pas négliger parfois l'aide d'un produit aussi actif, pensera à la variété très étendue des réactions individuelles — aux contre-indications formelles: l'effort musculaire violent et prolongé — et surtout prendra garde au risque de précipiter dans la manie, par la répétition de ses ordonnances, un sujet qui y serait prédisposé par la nature de ses occupations professionnelles.

Capitaine Michel Demole

Comment économiser l'avoine?

(...) Parmi les quelques fourrages de compensation qui peuvent être envisagés, c'est la *cellulose fourragère* qui est actuellement la plus intéressante.

Ce fourrage, très digestible, pauvre en éléments ligneux, contient environ 70% de cellulose brute. Aucun autre fourrage ne contient autant de cellulose brute si facile à digérer. A ce propos, seuls les chevaux et les ruminants la digèrent facilement et en grande quantité, grâce aux bactéries qui sont des facteurs essentiels de leur digestion.

La cellulose fourragère possède cependant les inconvénients suivants: 1^o Elle n'est qu'un porteur d'énergie, et est en cela comparable au sucre par exemple. Elle ne contient ni graisse, ni albumine, ni matières minérales en quantité importante. Elle est dépourvue de vitamines. Ces désavantages sont d'ailleurs faciles à compenser à l'aide de

fourrages complémentaires, bien choisis et bien dosés.

2° Le grand inconvénient de la cellulose, spécialement au service militaire, c'est la difficulté de la concasser de manière à la rendre facilement mangeable et peu volumineuse. (...)

Actuellement, la cellulose fourragère est importée de la Suède; elle est moins chère que celle qui pourrait être fabriquée en Suisse.

Néanmoins, grâce aux préparatifs de notre industrie de cellulose, on nous assure que l'on peut, le cas échéant, fabriquer la cellulose fourragère d'un jour à l'autre et en quantités assez importantes. (...)

(...) Malgré cette amélioration de la situation, n'oublions jamais que les stocks d'avoine sont précieux — ne fourrageons qu'en proportion des travaux effectués. Et rappelons-nous cette vérité:

*La sueur de ceux qui font le pansage
Vaut bien la moitié du fourrage!*

Capitaine Kaegi

Commentaires sur la guerre actuelle

(...) Vers le 9 octobre, un communiqué de Berlin annonçait que l'offensive contre Stalingrad allait s'arrêter.

Le haut commandement allemand estimait que le but stratégique de l'offensive étant atteint, le reste a

abouti à un moment donné à un état d'équilibre qui a duré un certain temps. D'où cette phase de guerre d'usure.

— Les Allemands ont montré une fois de plus qu'ils savaient courir des risques ailleurs, pour rassembler sur le point qu'ils estiment stratégiquement le plus important des moyens leur assurant une supériorité incontestée.

— L'arrêt de l'offensive soviétique du nord-ouest de la ville a sans doute été motivé par la nécessité de prélever des forces pour faire face aux dangers de l'offensive allemande sur le Caucase.

— La reprise de l'offensive allemande montre nettement que les Allemands veulent en finir coûte que coûte avant l'apparition de l'hiver, car de nombreux indices laissent conclure qu'ils ne paraissent pas vouloir prolonger les opérations actives aussi tard que l'année dernière. Ils ont tiré les conclusions de la campagne de l'hiver dernier; ils ne se laisseront pas surprendre une seconde fois par l'hiver russe. De vastes enquêtes ont été faites sur les événements de l'hiver 1941-1942 et, cette année, tout a été mis en œuvre pour rendre la vie des troupes allemandes aussi supportable que possible.

Notons à ce sujet que d'importants transports de matériel destiné à des travaux de fortifications ont lieu en direction de l'est. ■